

Expertise d'usage versus dévalorisation de soi: vingt informateurs aveugles face à une enquête sur le toucher

Bertrand VERINE

Université Paul Valéry Montpellier 3

The main goal of the *DVPH (Verbal Description and Haptic Perception)* survey was to measure the relative frequency of tactile references in the discourse of 30 visually impaired people: ten sighted temporarily blindfolded, ten late blind and ten congenitally blind persons. It demonstrates that blind interviewees are expert users when they explore with their hands and describe four little everyday objects. The present paper shows that this corpus reveals another meaning if the analysis takes into account the modal markers that people emit during the task and the evaluative utterances they enunciate at the end of each sequence and when concluding the interview. To explain this, we combine two approaches: the categories of normal vs. stigmatised people defined by Goffmann (1963) and the dialectic between negative and positive sociotypes that Bres (1993) modalised. This seemingly factual research topic sheds new light on the personal and social identity of the interviewees.

C'était comme si la perception sans la vision ne me donnait pas le droit d'être sûre de moi et que je devais toujours être dans le doute. Comme si je ne m'autorisais pas à m'assurer de ma perception.

Virginia Menezes (Kastrup et Pozzana, *Histoires de cécités*)

1. Introduction

Les travaux récents en ethno/anthropologie (voir en particulier Adell 2015) soulignent la complexité et la variabilité des relations entre les habiletés manuelles (perceptives ou sensorimotrices) et l'habileté discursive à en communiquer les ressentis. Ils montrent que, même lorsqu'il s'agit de praxis socialement valorisées comme l'archéologie, l'artisanat d'art ou le sport, l'expertise haptique¹ ne s'accompagne presque jamais d'un sociolecte professionnel, mais tantôt de discours fragmentaires complétant l'action, tantôt d'une absence de verbalisation impliquant notamment une pédagogie de l'exemple à imiter, voire de l'expérience à acquérir sans médiation.

Pour expliquer cette furtivité des notations tactiles, certains chercheurs invoquent l'argument apriorique de l'inadéquation du langage, que démentent les corpus non négligeables amassés par d'autres sur le terrain. Les auteurs d'enquêtes ethnographiques en milieu professionnel énoncent deux raisons

¹ À la suite de l'allemand Max Dessoir, les psychologues anglais ont diffusé cet adjectif forgé à partir du grec afin de spécifier la perception tactile active via la ou les mains.

principales: l'attention au résultat des actions sur l'objet plutôt qu'à leurs processus de réalisation par l'agent (Sola 2015: 5) et la routinisation des gestes (*ibid.* et Garineaud 2015: 6). On peut leur ajouter, avec les psychologues expérimentaux, la durée séquentielle et analytique du toucher comparée au caractère quasi instantané et synthétique de la vision, qui conduit la plupart des êtres humains à partir de 9 ans, à mettre en inconscience leurs perceptions tactiles, voire à les réinterpréter visuellement (Gentaz *et al.* 2009: 7). On remarquera enfin, avec l'histoire culturelle, que ces facteurs ont été essentialisés, en Occident, par le discours académique qui, interprétant le traité *De l'âme* d'Aristote, hiérarchise les systèmes sensoriels en plaçant presque toujours la vision au premier rang² et le toucher au dernier (Heller-Roazen 2007; von Hoffmann 2014). Or "la subordination du sens à un savoir conçu sur le modèle de la vue, et rationalisé, amène nécessairement au dénigrement du toucher" (Le Breton 2006: 177).

M'interrogeant sur la rareté des références tactiles dans les discours typhlophiles³ (Verine 2007), j'ai constaté que le toucher demeurait le parent pauvre de la linguistique sensorielle naissante: deux courts chapitres essentiellement programmatiques dans l'ouvrage coordonné par Anne-Marie Laurian (2007: 117-122 et 285-294), et un seul, avant tout méthodologique, dans celui que dirige Danièle Dubois (2009: 211-232). J'ai donc sollicité le laboratoire de Psychologie et Neurocognition (UMR 5105 CNRS Université de Grenoble 2) pour concevoir l'enquête *Description verbale et perception haptique* (DVPH, Verine *et al.* 2013), avec le soutien de la Fédération des Aveugles et Amblyopes de France. Dans ce cadre, ont été filmées et transcrites les réponses de dix locuteurs voyants aux yeux bandés, dix locuteurs aveugles tardifs et dix locuteurs aveugles congénitaux aux huit consignes suivantes: 1 et 2, "Pouvez-vous décrire la femme [puis] l'homme qui vous a éduqué/e?"; 3 et 4, "En quoi cette femme [puis] cet homme se distingue des autres personnes?"; 5 à 8, "Pouvez-vous percevoir et décrire cet objet?" (un ancien modèle de téléphone portable, un trousseau de clés, une brosse à dents et un porte-monnaie vide). Ces huit tâches ont été suivies d'une séquence de débriffage (S9) où les informateurs étaient libres de revenir sur les étapes antérieures ou d'aborder d'autres thèmes.

Or, si ces données attestent une expertise d'usage chez une forte majorité d'informateurs aveugles, la prise en compte des éléments modaux et évaluatifs révèle leur insécurité envers l'objet du discours et problématise leur image de soi. Après avoir résumé brièvement les travaux existants sur l'expertise haptique des personnes aveugles (2.1), je présenterai la dialectique des stéréotypes qui semble permettre d'en compléter l'approche (2.2) et j'en

² Elle a connu une éclipse notable au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, au profit de l'audition.

³ Produits par ou à propos des personnes gravement déficientes visuelles (du grec *typhlos* signifiant aveugle).

analyserai quelques traces significatives dans les séquences 5 à 9 du corpus *DVPH* (3.). Il s'avérera ainsi que cette enquête, en apparence purement fonctionnelle, a des implications identitaires pour nombre d'interviewés.

2. Expertise tactile des personnes aveugles

2.1 Études expérimentales

En attendant les actes du colloque *Toucher pour apprendre, toucher pour communiquer* (Lewi-Dumont *et al.* 2016), les rares travaux portant sur les perceptions et/ou les représentations tactiles des personnes aveugles sont majoritairement l'œuvre de psychologues étudiant des performances expérimentales et/ou quantifiant des items lexicaux sans garder trace de leurs contextes discursifs. Ils portent pour la plupart sur des groupes d'enfants dans une perspective réadaptative: apprentissage du braille, orientation dans l'espace, production et interprétation d'images en relief, notamment. "La raison en est que souvent les difficultés retrouvées chez l'enfant ont tendance à disparaître à l'âge adulte", indique Anna-Rita Galiano dans sa synthèse (2013: 69). Les deux premières recherches consacrées aux adultes en domaine francophone se démarquent des études antérieures en ce qu'elles s'attachent à l'ensemble des verbalisations des informateurs, ce qui leur permet de repérer des différences significatives aussi bien entre les sujets voyants aux yeux bandés et les sujets aveugles qu'entre les locuteurs aveugles tardifs et congénitaux.

La première (Galiano *et al.* 2012) porte sur trois groupes de six informateurs explorant manuellement et décrivant oralement des figures non référentielles du Tangram (puzzle traditionnel chinois). La seconde concerne le corpus *DVPH*. Toutes deux prouvent l'existence d'une expertise d'usage des informateurs aveugles, puisqu'ils ont produit moins d'énoncés assertant une difficulté ou demandant des clarifications à l'enquêteur, d'une part, davantage d'énoncés descriptifs que les voyants aux yeux bandés, d'autre part. Dans *DVPH*⁴, par exemple, aucun voyant (contre un aveugle sur deux) ne mentionne la poche à cartes du porte-monnaie, et un seul sur dix (contre treize aveugles sur vingt) indique le marquage en relief de la touche 5 du téléphone (Verine 2015).

Cette expertise est nuancée (mais non restreinte) par certaines spécificités procédurales selon que les enquêtés aveugles le sont de naissance ou devenus plus tard. Galiano *et al.* (*ibid.*) montrent que les informateurs aveugles congénitaux construisent leurs descriptions d'une manière plus

⁴ Les deux premiers articles parus (Chauvey *et al.* 2012, 2013) concluaient à l'absence de différence significative concernant le toucher, mais ils portaient sur une transcription encore incomplète du corpus et se fondaient uniquement sur l'étude statistique des références lexicales à chacun des systèmes sensoriels.

progressive en s'attachant davantage aux parties de chaque figure, alors que les aveugles tardifs en produisent une description plus globale. De même, dans *DVPH*, les interviewés aveugles congénitaux sont plus nombreux à distinguer trois poches dans le porte-monnaie et à aspectualiser le bouton-poussoir inclus dans le porte-clés. Les locuteurs aveugles tardifs apparaissent en revanche plus systématiques dans leurs caractérisations: ils sont notamment plus nombreux à classer les clés par ordre de taille et à inférer à quoi elles servent (cadenas, boîte aux lettres, porte intérieure d'habitation et voiture – *ibid.*).

Enfin, les deux enquêtes attestent le décalage entre expertise d'usage et aisance à la verbaliser, également pointé par les ethno/anthropologues. Dans le corpus de Galiano *et al.*, les interviewés aveugles énoncent plus que les voyants des questions sans attente de réponse du type [que dire↑] ou [comment dire↑] signalant qu'ils s'interrogent sur la démarche à suivre. Dans *DVPH*, ce questionnement apparaît de façon beaucoup plus marquée chez les informateurs aveugles congénitaux, tandis que les tardifs se signalent par d'autres interrogations sans attente de réponse, du type [est-ce que c'est x↑] ou [est-ce que ça fait x↑], mettant en doute une catégorisation ou une caractérisation au moment même où ils l'énoncent (Verine 2014). Par contraste, les interviewés voyants, moins habiles haptiquement, problématifient moins le compte rendu de leurs perceptions.

La piste de recherche que je propose ici consiste à examiner dans quelle mesure ces spécificités de nos trois groupes d'informateurs pourraient coïncider avec les différences socio-interactionnelles posées par Erving Goffman entre les individus "normaux" et, d'une part, "ceux qui, affligés d'un stigmate inné, se socialisent au sein de leur désavantage" (1963/1975: 46), d'autre part, l'individu qui "a tout appris du normal et du stigmatisé bien avant d'être contraint de se voir comme lui-même déficient", pour qui "il est particulièrement difficile de se réidentifier, et [qui] risque fort d'aller jusqu'à la réprobation de lui-même" (*ibid.*: 48). Pour ce faire, je croiserai ces catégories avec celles des stéréotypes groupaux schématisés par Jacques Bres (1993: 139-143, notamment).

2.2 *Perspective sociodiscursive*

Bres a modélisé la dialectique des stéréotypes discursifs concernant les représentations de classes (ouvriers vs. cadres) et d'origines ethniques (immigrés de tel ou tel pays vs. Français de plus ou moins longue date). Je reprends son modèle en y intégrant les catégories d'individus *normaux* vs. *stigmatisés* telles que les définit Goffman (*ibid.* : 13-15 et 160-161). J'insiste fortement au préalable sur le fait que, chez les deux auteurs, tout est question non seulement de point de vue, mais de situation et d'interaction: ce sont les récurrences de la vie sociale et la sédimentation des discours qui

essentialisent (plus ou moins) des caractérisations en réalité rejouables selon les circonstances.

Soit le groupe A des personnes incarnant la norme, en l'occurrence voyantes, et le groupe B des personnes porteuses d'un handicap, en l'occurrence déficientes visuelles. Le groupe A, dominant, tend à produire de lui-même et de la vue des stéréotypes appréciatifs A+, de l'autre déficient visuel et du toucher des stéréotypes dépréciatifs B-. En réaction, on s'attend à ce que le groupe B, dominé, produise de l'autre voyant et de la vue des contrestéréotypes dévalorisants A-, de lui-même et du toucher des contrestéréotypes revalorisants B+. Mais les stéréotypes du groupe dominant étant les stéréotypes dominants, les sujets du groupe B sont tendanciellement perméables à la stéréotypisation produite par le groupe A: on s'attend donc également à ce que, dans le discours des personnes déficientes visuelles, A- soit fréquemment concurrencé, ou même éclipsé par A+ (qui fonctionne alors comme valorisation de l'autre), et que B+ soit souvent neutralisé, ou même remplacé par B- (qui fonctionne alors comme autodépréciation). D'où la schématisation:

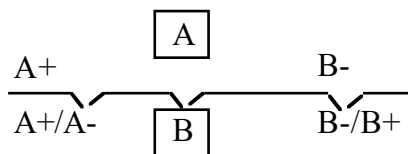


Fig. 1: Dialectique des stéréotypisations discursives

Soulignons que le maintien d'une forme (même conflictuelle) d'interaction entre les individus de chaque groupe implique la subtilité de ce que le traducteur français de Goffman (*op. cit.*) nomme dans son sous-titre les *usages sociaux du handicap*⁵. Les stéréotypes, notamment dépréciatifs, apparaissent donc rarement de manière explicite, univoque et systématique en face-à-face. C'est à plus forte raison le cas dans le contexte occidental actuel de bienséance politiquement correcte. Ainsi, pour le handicap visuel, c'est dans la littérature du dix-neuvième siècle qu'on trouve les exemples les plus frappants de stéréotypes stigmatisants B- produits par des membres du groupe A, avec la figure de l'aveugle maudit⁶. Au titre des stéréotypes contrestigmatisants A- produits par un membre du groupe B, voici

⁵ Pour *the management of spoiled identity* (littéralement, la gestion de l'identité altérée).

⁶ Voir notamment "Les aveugles" de Baudelaire et l'aveugle de *Madame Bovary* de Flaubert. Je ne développe pas ici le cas très complexe du stéréotype apparemment valorisant, mais en fait stigmatisant, de l'aveugle devin, véhiculé surtout par les voyants et contre lequel les personnes aveugles s'inscrivent le plus souvent en faux (Havelange 2014).

l'occurrence la plus nette du corpus *DVPH*, qui illustre également l'articulation dialogique des représentations entre elles⁷:

[1] [...] alors le porte-clés doit certainement représenter alors je s- c'est peut-être un bonhomme je sais pas °h euh beuh ce bonhomme il a pas les bras de la même longueur c'est bizarre / [rire] je ne sais pas ce que représente ce °h alors c'est peut-être un un objet euh -fin une °h un figuré conventionnel °h euh que moi je ne connais pas parce que y'a beaucoup de conventions eu:h des des des voyants que que quand même que je ne connais pas puis je tiens pas particulièrement à les connaître parce souvent c'est du genre Mickey Machin truc [rire] alors et ça m'intéresse pas / [rire] °h donc euh voilà ça me manque pas du tout cela dit je ne suis pas vraiment capable de: d'identifier / pff je sais pas grossièrement s- on dirait un bonhomme mais le bonhomme a les jambes un peu courtes et les bras eu:h et les bras ils sont bizarres °h donc euh peut-être que je suis en train de dire quelque chose de tout à fait surréaliste °h [...] [LAC8S6B128].

L'informatrice exprime d'abord sa difficulté à décrire le porte-clés soumis à son exploration, via des modalisations de plus en plus dubitatives: *doit certainement, peut-être* et *je sais pas* (ce dernier pouvant baliser la recherche d'une résolution du problème). Elle localise ensuite la difficulté dans l'objet: *il a pas [...] c'est bizarre*. Mais, contrairement à ce que font nombre d'enquêtés voyants aux yeux bandés, elle ne s'en tient pas à ces constats, et développe alors longuement le conflit entre une image dévalorisante d'elle-même (B-) et une représentation dépréciative de la norme visuo centrée (A-).

La dévalorisation de l'autre est la plus explicite puisque l'interviewée réfère le dessin qu'elle ne parvient pas à interpréter, non à une formalisation universelle, mais à *un figuré conventionnel* qu'elle impute au groupe dominant (*une convention des voyants*), qu'elle renvoie à une classe d'objets futiles (*genre Mickey*) et dont elle déprécie le caractère interchangeable (*machin truc*). Cette stéréotypisation est apparemment renforcée par la gradation ascendante des trois reformulations du fait qu'il est possible de se passer de tels figurés: *je tiens pas particulièrement à les connaître* < *ça m'intéresse pas* < *ça me manque pas du tout*.

L'autodépréciation, quoique plus implicite, apparaît dans la négativité de ces trois énoncés, qui réfute les assertions correspondantes [de tels figurés sont intéressants et leur méconnaissance est un manque]. Quatre autres négations insistent fortement sur le défaut de l'interviewée au regard de la norme et sur la conscience qu'elle en a: *je ne sais pas ce que représente, je ne connais pas* (deux fois), *je ne suis pas vraiment capable d'identifier*. Une autre trace de ce conflit dialogique réside dans l'inversion du mouvement concessif que

⁷ LAC correspond aux locuteurs aveugles congénitaux et LAT aux locuteurs aveugles tardifs. Je remercie Alice Blanc et Anna Prat pour l'anonymisation et le séquençage des vidéos, Marion Mezen et Cécile Prouhèze pour leur transcription. Conventions: [↑] symbolise l'intonation interrogative; [-] l'aphérèse ou l'apocope d'une ou plusieurs syllabes; [()] l'amuïssement d'un ou plusieurs phonèmes; [:] l'allongement d'une voyelle; [/] la pause silencieuse; [°h] les inspirations audibles.

construit le discours: *y a beaucoup de conventions des voyants quand même que je ne connais pas < puis je tiens pas particulièrement à les connaître* devient *ça me manque pas du tout < cela dit je ne suis pas vraiment capable d'identifier*.

On perçoit ainsi que la dévalorisation des *figurés conventionnels* (A-) s'oppose, certes, au stéréotype A+, ici présupposé, [la vue fournit aux voyants toutes les informations nécessaires]; mais qu'elle s'efforce surtout de nuancer le stéréotype B-, [l'absence de vue prive les aveugles d'informations irremplaçables]. Bien que l'informatrice se soumette à B-, cette argumentation lui permet de confirmer que ce sont les bras du bonhomme qui sont *bizarres*, et d'asserter que sa parole est *peut-être tout à fait surréaliste*, énoncé où l'intensif *tout à fait* est contrebalancé par la double atténuation qu'apportent l'adverbe d'incertitude *peut-être* et le choix de l'adjectif moins dépréciatif *surréaliste*.

Le modèle ne schématise donc pas seulement les oppositions tranchées entre les discours stigmatisants produits par le groupe A et les discours contrestigmatisants produits par le groupe B. Il permet d'appréhender tout un éventail de combinaisons, de proportions, de modulations entre les stéréotypes, définissant les positionnements de chaque individu par rapport aux groupes au fil de ses interactions. Dans les discours des membres du groupe B –que nous privilégions ici–, Bres (*ibid.*: 201) indique que, tendanciellement, la prépondérance des stéréotypes stigmatisants A+ et B- témoigne d'une soumission à la norme, tandis que la primauté des stéréotypes contrestigmatisants B+ et A- construit une contestation de la dominance. Compte tenu de ses objets d'étude, il n'envisage pas le primat des stéréotypes dépréciatifs A- et B- que nous venons d'observer: une telle configuration constitue peut-être une particularité de certaines situations de handicap dont les protagonistes réfutent la valorisation systématique de la normalité qui leur est inaccessible, sans parvenir à valoriser les atouts non conventionnels qu'ils possèdent.

3. Une expertise difficile à concevoir pour ses détenteurs

L'actualisation de stéréotypes stigmatisants et contrestigmatisants dans le corpus *DVPH* est d'autant plus significative que les situations d'interaction s'y caractérisent toujours par la neutralité scientifique, souvent infléchie vers la complicité enjouée. Du côté de la neutralité, sans mentionner la perception ni le toucher (pour ne pas biaiser les résultats), l'appel à participation et le formulaire de consentement éclairé indiquent l'objectif d'"analyser les réponses de différentes personnes à des questions orales simples et des manipulations d'objets". L'enquêtrice précise à cinq participants inquiets qu'"il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse". Vu la nécessité d'équilibrer les panels, chacun sait qu'il est recruté en tant que personne aveugle congénitale

ou aveugle tardive, ès qualités. Du côté de la complicité, l'intervieweuse, Valérie Chauvey, est d'emblée connue par de nombreux informateurs comme une *initiée* (Goffman *ibid.*: 41). Ayant précédemment conduit une autre enquête sur l'accessibilité, elle tutoie huit des vingt locuteurs aveugles, qu'elle filme tantôt dans les locaux d'une association typhlophile, tantôt à leur domicile personnel. Presque tous les informateurs formulent des plaisanteries qui suscitent des échanges de rire avec l'enquêtrice. Il n'en reste pas moins que presque tous se positionnent, à une ou plusieurs reprises, par rapport aux stéréotypes de la bienveillance et de la cécité.

3.1 *Deux types de traces récurrentes des stéréotypes stigmatisants dans le discours des informateurs aveugles*

Une première série d'énoncés se signale par le contraste entre sa récurrence dans le discours des enquêtés aveugles (aussi bien congénitaux que tardifs) et son absence totale dans celui des voyants aux yeux bandés: il s'agit des autoévaluations dépréciatives. Tantôt le *je* est globalement caractérisé par un adjectif attribut dévalorisant (*alors là j(e) suis nulle*, LAC8S9B188) ou ironique (*a:h j(e) suis forte quand même mais alors par contre j(e) suis incapable de savoir c(e) que c'est comme euh comme forme*, LAT1S6B46). Tantôt ces attributs qualifient le discours qui vient d'être tenu: *c'est pas vraiment brillant* (LAC5S4B54), *je sais pas si c'est très bien* (LAC5S6B80), *équivoque c(e) que je dis* (LAC6S7B80 et LAC6S8B84). Des variantes plus complexes sont constituées par *j'en avais oublié une ça craint quand même* (LAT7S5B102) ou *bon j'espère que j'ai pas dit trop de sottises* (LAC6S9B94). Seul ce dernier locuteur marque explicitement, en [2], le lien entre l'autodépréciation (*ça peut être un peu bizarre*) et la norme visuocentrée, en corrigeant *quelque chose de moche* par *de couramment considéré comme moche* et en imputant cette caractérisation au groupe dominant A, *les voyants*:

[2] [...] quelquefois je peux être amené à dé- à décrire à à faire l'éloge / de quelque chose de: / de moche quoi / de couramment euh de de considéré comm(e) moch(e) par les voyants / (hmhm) °h donc ça peu:t apparaître bon ça m'est jamais arrivé je pens(e) jusqu'à maintenant mais c'est vrai que ça peut être un peu euh / °h bizarre [LAC6S9B128].

La seconde série réside dans les énoncés par lesquels six interviewés aveugles tardifs problématissent à neuf reprises leur incapacité à assigner une valeur précise à la catégorie spécifiquement visuelle de couleur. Ils intègrent ainsi à leur discours le stéréotype stigmatisant B- [l'absence de vue prive les aveugles d'informations irremplaçables], alors même que rien ne les y incite explicitement dans le discours de l'enquêtrice ou dans les objets soumis à leur exploration. Cette récurrence, apparemment triviale, est rendue significative par son contraste avec le discours des informateurs voyants aux yeux bandés

ou aveugles congénitaux⁸ qui, ne cherchant pas à préciser cette propriété, n'insécrisent pas leur énonciation et se positionnent moins souvent dialogiquement par rapport à la norme visuo-centrée (cf. Verine 2014). Dans l'échantillon suivant, on remarque la récurrence de *je sais pas*, habilement remplacé par *va savoir* en [3], mais relayé par *je peux pas* en [4] et réitéré trois fois en [6]. On note également la prise à témoin de l'enquêtrice voyante par *va savoir* en [3], par la triple personne 2 dans l'interrogation rhétorique et sa réponse en [4], par les deux *non* anticipant une possible réaction étonnée en [5] et par la demande de confirmation *si↑* en [6]:

[3] [...] ben voilà c'est une brosse à dents j(e) vois pas c(e) que j(e) pourrais en dir(e) de plus↑ / °h la couleur ben va savoir / °h peut-être euh translucide p(eu)t-être transparente p(eu)t-être bleue rose euh [...] [LAT10S7B] ;

[4] [...] j(e) sais pas moi encore qu'est-c(e) que tu veux que je te dise / la couleur des poils ça je peux pas te le dire la couleur de la brosse pas plus [...] [LAT12S7B126] ;

[5] [...] elle est dorée métallisée non enfin non j(e) sais pas la couleur [...] [LAT19S6B103] ;

[6] [...] ouais c'(e)st un téléphone hein voilà °h j(e) sais pas la couleur parc(e) que là pfff faut pas l(e) dire quand mêm(e) la couleur↑ si↑ (rire) j(e) sais pas la couleur alors là (sourire) c'est un peu ça / oh ça ça doit être blanc ou j(e) pens(e) pas -fin j(e) (sourire) j(e) sais pas trop [...] [LAT2S5B48].

Il apparaît ainsi que les deux groupes d'informateurs aveugles, tout en construisant des descriptions haptiques plus détaillées que celui des voyants aux yeux bandés, manifestent davantage le sentiment de l'insuffisance de leur perception. Ce sont même les locuteurs individuellement les plus précis et les plus exhaustifs qui (à l'unique exception de LAC9 dans l'extrait [1]) développent le plus ces marques de soumission aux stéréotypes stigmatisants.

3.2 *Un point aveugle du discours des informateurs non-voyants, les stéréotypes contrestigmatisants B+*

Au cours de la séquence de débriffage (S9), plusieurs informateurs évoquent leur expérience du toucher en dehors de notre protocole, mais presque toujours à l'initiative de l'enquêtrice. De fait, leur premier mouvement est plutôt de demander des explications quant à notre choix d'interroger sur les figures parentales et des précisions sur les parties énigmatiques des objets à explorer, notamment la décoration du porte-monnaie et la breloque du porte-clés. Les quelques échanges concernant la perception tactile permettent

⁸ Dans leurs interactions ordinaires avec les personnes voyantes, les locuteurs aveugles congénitaux recourent fréquemment aux couleurs à la manière de patronymes qui, pour eux, ne caractérisent pas les objets, mais permettent d'y référer sans les décrire: un vêtement bleu, par exemple, a pour eux d'autres caractéristiques pertinentes (de forme, de texture...), mais l'étiqueter par sa couleur est un raccourci efficace.

cependant d'appréhender, de manière hétérogène mais significative, la sous-représentation du stéréotype B+: [le toucher fournit aux aveugles toutes les informations nécessaires]. Ainsi LAC6 développe-t-il, sur 17 tours de parole couvrant 5mn 56s, les difficultés qu'il rencontre, en écrivant des récits d'aventure, à décrire les objets, les personnages, les actions de grande ampleur et les lieux (voir *supra* exemple [2]). Adviennent alors les échanges suivants:

[7] A141- et par exemple quand vous allez par rapport aux armes dont vous avez parlé (oui) °h faudrait quoi qu(e) vous puissiez les toucher† pour eu:h

B142- alors euh peut-être

A143- pour pour pouvoir les décrire ou pour

B144- peut-être / ou que j(e) demande à des experts ou alors à des à des gens qui ont vu la différence [...]

B148- [...] euh y a plein d(e) choses comme ça que euh °h / que que j(e) peux décrire mais la description d(e) choses concrètes (d'accord) c'est en général très::s

A149- d'accord

B150- sauf quand le personnage est comme moi c'(es)t-à-dire aveugle / et où j(e) le fais / où je fais des descriptions à travers lui

A151- d'accord [LAC6S9].

On constate que c'est l'intervieweuse qui propose le *toucher* comme une des réponses possibles à l'interrogation *faudrait quoi*, et que l'informateur, après avoir mis deux fois sa réaction en balance par *peut-être*, lui substitue d'abord l'option du haut degré de compétence de *l'expert* (en armes à feu), puis celle d'un mode alternatif de perception: *des gens qui ont vu la différence*. Certes, *vu* peut ici, comme souvent, valoir pour [perçu], ou même pour [compris]; mais, ce disant, le locuteur accorde plus de crédit à l'expérience d'autrui qu'à sa propre perception. Réciproquement, en tentant de se positionner par rapport à la norme visuocentrée, deux locuteurs manifestent la difficulté de conférer un statut valorisant au toucher:

[8] [Après avoir interrogé l'intervieweuse sur les objectifs de l'enquête, LAT19 rebondit sur la distinction opérée par les chercheurs entre personnes aveugles congénitales et tardives; il indiquera peu après ressentir des phosphènes comme un kaléidoscope.]

B189- [...] souvent on on s(e) demande entre nous moi j'ai des amis aveugl(e)s de naissance °h je dis mais quand tu rêv(e)s la nuit dans ton sommeil co- °h comment puis parce que on a souvent on pens(e) qu'un aveugle est dans l(e) noir mais c'est faux parc(e) que le noir c'est déjà un(e) couleur le noir n'est pas l'absenc(e) de couleur c'est déjà un(e) couleur °h donc c'est inimaginable / pour pour un esprit euh pour ou d(e) manièr(e) rationnelle d'imaginer / la non-couleur voyez† (mm) quelque chos(e) qui n'est que olfactif tactile euh

A190- sensitif oui oui

B191- sen- voilà épidermique -fin je épidermiqu(e) c'est p(eu)t-être pas l(e) mot mais voyez† [LAT19S9].

L'informateur se sent autorisé par le partage d'expérience avec des pairs pour contredire à quatre reprises le stéréotype *l'aveugle est dans le noir*. Sa volonté de définir positivement une représentation alternative du monde se heurte en revanche à *l'inimaginable de manière rationnelle* (la norme visuocentrée). Elle passe par de nombreux tâtonnements locutoires et par la négation restrictive *qui n'est que*, pour aboutir à la séquence *olfactif tactile sen- épidermique*. On y remarque l'absence d' [auditif] et l'attaque sur *olfactif*, qui accroît l'étrangeté de la sensorialité aveugle. On note surtout que l'adjectif *tactile* ne se suffit pas à lui-même, mais que le parasynonyme proposé, *épidermique*, *n'est peut-être pas le mot*, soit un échec à trouver la caractérisation satisfaisante, au moins dans l'immédiat⁹. Dans l'extrait [9], malgré sa double expertise d'usagère et d'enseignante spécialisée, la locutrice n'accorde pas au fruit de sa perception le statut d'image de plein exercice:

[9] [Après avoir décrit la décoration du porte-monnaie, l'enquêtrice a posé une question sur l'exploration manuelle d'images en relief que LAC8 pratique avec ses élèves déficients visuels; l'informatrice conclut:]

B240- mais euh d- donc donc voilà donc après y a moi dans ma tête c'est c'est comme une image finalement alors c'est p(eu)t-êt(re) pas une image parc(e) qu'elle est pas passée par la vue mais dans mon cerveau c'est une évocation euh comment on va dire euh (elle frappe dans ses mains) c'est elle est elle a pas existence

A241- c'est une construction à vous de

B242- elle a elle a pas d'existence euh matérielle c'est une image c'est une représentation de mon imagination sauf que le sens par lequel je l'ai perçue c'est le sens tactile

A243- d'accord mm

B244- -fin je sais pas hein mais euh [LAC8S9].

On remarque ici la gradation des modalisations *comme une image finalement < peut-être pas une image < une évocation comment on va dire*. Du fait qu'elle *n'est pas passée par la vue*, la perception semble relever du solipsisme: *dans ma tête, dans mon cerveau, de mon imagination*. Enfin, le *sens tactile* paraît avoir le dernier mot dans une assertion qui le met fortement en saillance, mais le cotexte ne permet pas de trancher s'il vient en atténuation du caractère imaginaire ou en relativisation de la source perceptive du phénomène, ce que souligne *enfin je sais pas hein mais*. De telles hésitations sont à corréliser avec la doxa occidentale de dépréciation du toucher et avec la faible diffusion des recherches scientifiques sur les images mentales et les représentations d'origine tactile¹⁰.

⁹ Un appel téléphonique interrompt malheureusement l'interaction à cet endroit. Rappelons que l'emploi de *tactile* est aujourd'hui biaisé par la prévalence de l'acception néologique, [qui réagit au contact], notamment dans le syntagme figé [écran tactile], objet dont l'usage n'est pas haptique, mais manipulatif. Si l'acception littérale d'*épidermique* est adéquate, sans doute le locuteur est-il arrêté par l'emploi majoritaire dévalorisant (= [qui manque de profondeur]).

¹⁰ Symptomatiquement, le *Grand dictionnaire de la psychologie* (Larousse 1991/2011 : 451) et le *Dictionnaire fondamental de la psychologie* (Larousse 1997/2002 : 600) égrènent les *imageries* fondées sur chacun des quatre autres sens et sur la kinesthésie, mais omettent

4. Conclusion

La dialectique des stéréotypes groupaux permet ainsi de décrire avec précision le paradoxe de cette interaction d'enquête scientifique pour les informateurs non-voyants du corpus *DVPH*: avoir un statut valorisé d'experts dans un domaine d'ordinaire déprécié, le toucher, alors qu'ils sont habituellement des personnes dévalorisées, car aveugles. On repère en effet, dans leur discours, la présence régulière de traces des stéréotypes B- qui les stigmatisent, et l'émergence sporadique de traits contrestigmatisants A- qui déprécient le groupe dominant des personnes voyantes. Conformément à l'observation de Bres (*op. cit.*), certains exemples manifestent clairement, de surcroît, la présupposition du stéréotype A+ valorisant la vue comme perception censément omnisciente. En revanche, aucun locuteur de ce corpus ne formule de manière tant soit peu achevée les traits d'un possible stéréotype B+ valorisant le toucher, alors même que l'exploration haptique proposée par notre protocole constitue pour eux un terrain familier et que les descriptions produites à cette occasion montrent leur expertise d'usage.

Nos interviewés s'avèrent donc osciller, globalement, entre la soumission et la résistance à la norme, qu'aucun d'eux ne conteste radicalement. Dans la situation analysée, on peut dire que les locuteurs aveugles tardifs sont plus souvent du côté de la soumission à la norme qu'ils déplorent de ne plus pouvoir honorer, tandis que les locuteurs aveugles congénitaux sont plus souvent du côté de la résistance à une norme qui a toujours été hors de leur atteinte. On soulignera cependant que cette différence est accentuée par une seule catégorie de marqueurs, la série d'énoncés problématisant la couleur, et que l'intérêt même de cette modélisation réside dans la caractérisation des variations entre les individus et selon les interactions.

Dans la perspective de l'analyse du discours typhlophile, de tels résultats peuvent sembler surdéterminés par le caractère irréparable et indissimulable du handicap considéré. Ils n'en sont pas pour autant triviaux. D'une part, l'absence de stéréotype contrestigmatisant B+ n'est pas une fatalité, comme le prouvent, parmi les personnes sourdes, celles qui ont structuré autour des Langues des Signes une culture avec, notamment, sa littérature ou ses gestuelles théâtrale et chorégraphique (lire par exemple Chateauvert 2019; Schetrit 2019). D'autre part, les stéréotypes relatifs à la cécité et au toucher sont eux-mêmes susceptibles d'évoluer avec l'avènement de discours institutionnels promouvant l'inclusion et du concept industriel d'accessibilité universelle¹¹ (en architecture, en urbanisme, en stylisme...). La dialectique des

l'imagerie tactile. Dans son *Vocabulaire de la psychologie*, Henri Piéron (PUF, 1951/2003 : 221) n'admet l'existence d'images tactiles que "chez les aveugles".

¹¹ Cette démarche consiste à prévoir, à toutes les étapes de la conception d'un objet ou d'un équipement ses possibilités d'usage par toutes les personnes, quelle que soit leur taille ou leurs (in)capacités (motrices, sensorielles, cognitives...).

stéréotypes stigmatisants et contrestigmatisants peut ainsi constituer un outil supplémentaire pour l'étude des in/capacités (*dis/ability studies*) et pour celle des perceptions minorées par la norme visuocentrique.

Dans une perspective méthodologique plus globale, ces résultats attirent l'attention sur le fait que les éléments modaux, modalisants et évaluatifs ne sont pas seulement une condition *sine qua non* de l'énonciation, qu'il pourrait suffire d'appréhender globalement, en termes de situation d'interaction ou de genre du discours: dans bien des cas, ils participent à la production et à l'interprétation du sens à l'échelle de la séquence, voire de l'énoncé, et doivent être pris en compte à ce niveau. Cela implique de leur donner toute leur place dans les modèles textométriques et dans les analyses de contenus, aussi bien en sciences du langage que dans les autres sciences humaines.

BIBLIOGRAPHIE

- Adell, N. (2015): La part de la main. *ethnographiques.org*, 31. Disponible: www.ethnographiques.org/2015
- Bres, J. (1993): Récit oral et production d'identité sociale. Montpellier (Praxiling, Université Paul-Valéry).
- Chateauvert, J. (2019): Intermédialité et proxémie : propositions pour une méthodologie d'analyse de la création en langue des signes. In C. Roussel & S. Vennetier (éds.), *Représentations et discours du handicap*. Paris (Garnier), sous presse.
- Chauvey, V., Hatwell, Y. & Gentaz, É. (2013): Verbalisme, références aux modalités sensorielles non-visuelles et communication verbale entre adultes aveugles et voyants. *Médiation & information*, 36, 155-166.
- Chauvey, V., Hatwell, Y., Kaminski, G., Gentaz, É. & Verine, B. (2012): Lexical references to sensory modalities in verbal descriptions of people and objects by congenitally blind, late blind and sighted adults. *PLOS ONE*, 7(8).
- Dubois, D. (2009): *Le Sentir et le dire. Concepts et méthodes en psychologie et en linguistique cognitive*. Paris (L'Harmattan).
- Galiano, A.-R. (2013): *Psychologie cognitive et clinique du handicap visuel*. Bruxelles (de Boeck).
- Galiano, A.-R., Portalier, S., Baltenneck, N., Griot, M. & Poussin, M. (2012): Étude pragmatique des compétences référentielles des personnes aveugles. *Bulletin de psychologie*, 518, 129-139.
- Garineaud, C. (2015): Pratiques manuelles ou mécanisées: la part de la main dans les perceptions sensorielles et dans les savoirs écologiques. Exemple des récoltants d'algues en Bretagne. *ethnographiques.org*, 31.
- Gentaz, É., Bara, F., Palluel-Germain, R., Pinet, L. & Hillairet de Boisferon, A. (2009): Apports de la modalité haptique manuelle dans les apprentissages scolaires (lecture, écriture et géométrie). *In Cognito*, 3(3), 1-38.
- Goffman, E. (1963/1975): *Stigmate: les usages sociaux du handicap*. Paris (Minuit).
- Havelange, C. (2014): D'une rive à l'autre : la mise en récit des stéréotypes de la cécité. In B. Verine (éd.), *Dire le non-visuel. Approches pluridisciplinaires des discours sur les perceptions autres que la vue*. Liège (Presses Universitaires de Liège), 27-38.
- Heller-Roazen, D. (2007/2011): *Une archéologie du toucher*. Paris (Seuil).

- Hoffmann, V. von (2014): Les mots du goût: lieux communs et réécritures. In B. Verine (éd.), *Dire le non-visuel*. Liège (PULG), 131-142.
- Laurian, A.-M. (2007): *Les Cinq sens et les sensations*. Berne (Peter Lang).
- Le Breton, D. (2006): *La Saveur du monde: une anthropologie des sens*. Paris (Métailié).
- Lewi-Dumont, N. *et al.* (2016): *Sensorialité et handicap: toucher pour apprendre, toucher pour communiquer*, Paris (Cité des Sciences et de l'Industrie), 17-19 mars.
- Schetrit, O. (2019): Le théâtre tremplin des Sourds: enjeux identitaires et esthétiques à travers l'exemple de l'International Visual Theatre. In C. Roussel & S. Vennetier (éds.), *Représentations et discours du handicap*. Paris (Garnier), sous presse.
- Sola, C. (2015): Toucher et savoir. Une anthropologie des happerceptions professionnelles. *ethnographiques.org*, 31.
- Verine, B. (2007): À la recherche du point de vue aveugle, *Voir barré*, 34-35, 99-115. Disponible: <https://hal.archives-ouvertes.fr/>
- Verine, B. (2014): Les modalisations d'(in)certitude et d'(im)précision comme instruments d'analyse qualitative d'un objet de discours à la marge : les perceptions tactiles. *Cahiers de praxématique*, 62. Disponible: www.praxematique.revues.org/
- Verine, B. (2015): Séquentialité de la perception haptique et opérations descriptives: analyse qualitative du discours de trente locuteurs francophones sur quatre objets courants. In T. Muryn & S. Mejri (éd.), *Linguistique du discours: de l'intra- à l'interphrastique*. Francfort (Peter Lang), 219-231. Disponible: <https://hal.archives-ouvertes.fr/>
- Verine, B., Chauvey, V., Hatwell, Y. & Gentaz, É. (2013): *Description verbale et perception haptique (corpus de trente vidéos d'expériences)*. Montpellier (Praxiling).
- Verine, B. (2014): *Dire le non-visuel. Approches pluridisciplinaires des discours sur les perceptions autres que la vue*. Liège (Presses Universitaires de Liège).